

PRÉFACE

Une histoire d'amour et de haine

En portugais, on dit *uma história de amor e de ódio...*

C'est avec grand plaisir que j'ai accepté de rédiger la préface de l'ouvrage *€udorado* écrit par Gérard Police, enseignant-chercheur à l'université des Antilles et la Guyane. Un sociologue ou un économiste auraient sans doute été plus compétents que moi, mais l'idée m'a séduit qu'un anthropologue pose son regard non pas sur des phénomènes, des chiffres, des modélisations, mais sur des hommes, des femmes, des enfants. Au-delà de la qualité évidente d'un ouvrage dont je partage les analyses, mon double attachement au Brésil et à la Guyane a achevé de me convaincre.

Le propos de cet ouvrage est simple. Si simple que depuis tant d'années personne n'y avait songé : donner à comprendre le regard que porte le grand Brésil sur notre petite Guyane. Certains ne manqueront pas de s'étonner d'un intérêt aussi soutenu pour notre région, alors même que les chaînes de télévision hexagonales ignorent le plus souvent ce lointain morceau de France en Amérique du Sud.

Et c'est bien là tout le malentendu que Gérard Police va tenter de lever. Jusqu'à présent, le terme de colonie, considéré du côté de... la métropole (c'est ainsi que l'on dit, n'est-ce pas ?) comme une incongruité, une indécence ou un vulgaire gros mot, ne faisait partie que de l'ensemble politique qualifié d'indépendantiste. Or, Gérard Police, simplement en donnant la parole au géant brésilien, fait s'agiter à nos oreilles ce vocable de triste mémoire : *colonie*. Cette image désagréable est si fréquente, si répétitive, si récurrente sous les plumes brésiliennes les plus variées qu'elle est, à n'en pas douter, l'un des fils conducteurs de l'ouvrage.

Quel est donc ce parler libre ou mieux ce libre parler qu'affiche Gérard Police ? Là encore, tout est simple. Notre chercheur met les unes au bout des autres – pas n'importe comment, j'y reviendrai – différentes sources : petites coupures de journaux locaux, articles de fond de grandes revues brésiliennes, travaux universitaires, harangues politiques, réflexions d'hommes de loi, extraits de romans, puis les laisse jouer tout seuls. Alors ils parlent. Ils parlent d'eux-mêmes, nous révélant dans toutes ses dimensions le regard brésilien sur la Guyane française. Et l'on en reste éberlué. Pour autant, il ne s'agit pas pour l'auteur de pourfendre à tout va : ses réserves, ses mises en garde, ses éclaircissements à destination des plus sensibles ou des plus profanes d'entre nous sont nombreux. Le but poursuivi est plutôt de révéler les kystes, formés

depuis les trois dernières décennies entre le Brésil et la France, dont la Guyane est l'enjeu.

C'est ainsi que l'on trouve tout et le reste dans les traductions des longues citations qui nous sont offertes. Car Gérard Police travaille à la manière du *Courrier International*, cette revue essentielle qui, pour la première fois, a obligé les Français à sortir autant de l'autosatisfaction que de l'autoflagellation en leur mettant devant les yeux ce que la presse étrangère pensait d'eux. Notre universitaire, fin connaisseur de la civilisation, de la littérature et de la langue du Brésil a construit son ouvrage par touches subtiles, regroupant ici des textes très proches, entrechoquant là des contrastes extrêmes, pour aboutir à une étonnante cohérence. Sa revue de presse est entrecoupée d'extraits de travaux scientifiques, d'ailleurs largement méconnus des Français, qui lui permettent de mieux scander ses propres analyses. La presse mérite bien ici son nom de *média* puisque l'auteur, il ne manque pas de nous le rappeler fréquemment, nous livre, grâce à elle, la parole des humbles comme celle des puissants.

La lecture de l'ouvrage, on l'aura compris, agit comme un électrochoc : on ne peut qu'exhorter le lecteur à une approche distanciée, à un déchiffrement lent, à un décodage dépassionné, tant les paroles rapportées sont dures, hautes, violentes. Certains textes, par leur inexactitude, leur mauvaise foi et leur ignorance, nous font sortir de nos gonds ! Alors on est tenté de jeter rageusement le livre sur la table. Pourtant, on le sait bien, le papier n'est en rien responsable de la noirceur de l'encre. On est calmé ? Bon. Reprenons. La lecture doit d'abord nous engager à une indispensable autocritique, puis à une réflexion sur les causes profondes de ces outrances. Pour parvenir à cette distance raisonnable, il convient de se dépouiller de tout bagage idéologique. Je sais, c'est presque impossible. En vérité, le dessein ultime de Gérard Police est de nous faire toucher du doigt la profondeur et la cohérence de la politique que poursuit le Brésil sur sa frontière septentrionale. Car cohérence il y a ! À côté du Surinam et du Guyana qu'il regarde à peine, la Guyane est le morceau de choix, lilliputien déjà amputé il y a une centaine d'années maintenant de son contesté de l'Amapá et dont l'immense mérite est d'avoir aujourd'hui pour marraines la France et l'Europe.

L'ouvrage se présente comme une progression, une montée en puissance. J'en connais qui parleront de chemin de croix. Dès l'introduction et le préambule méthodologique, nous sommes invités à parcourir un ouvrage fondé sur le périlleux exercice de la traduction, et les dieux savent combien la traduction d'une langue sœur, tel le portugais, doit mettre en œuvre toute la culture et la finesse de l'auteur. L'ouvrage est ensuite divisé en cinq parties dont les titres – simples mots mais mots si lourds ! – ne sont autre chose qu'un voyage initiatique guidé par le regard brésilien sur la Guyane : *Questionnements* aborde les contentieux historiques. *Déconstructions* dévide les fantasmes brésiliens sur la Guyane sous leurs aspects tant négatifs – majoritaires – que positifs – minoritaires. Or chacun sait que les fantasmes, sublimation de la réalité, ne reposent jamais sur du vide. *Écritures* est un florilège comprenant entre

autres l'exégèse du roman historique *Saraminda*, que l'ancien président du Brésil, Josey Sarney, a consacré à une héroïne de la ruée vers l'or du Carsevène de 1895. *Contentieux* examine tout ce qui ne va pas, tout ce qui est occulté, borgne, laid, stupide. Le chapitre ici consacré à la prostitution dépasse très largement le registre de la remise en question pour nous obliger à entrer dans celui de la honte, honte de notre armée et de notre police, honte de l'inaction de notre administration, honte extrême d'être mâle... *Interfaces* est un rééquilibrage fragile qui nous ramène au point de départ : mais de quoi s'agit-il donc, à la fin ? Quête de l'€uro pour les humbles comme pour les puissants ? Impérialisme latent à la poursuite du mariage de raison ? Jeu trouble des politiciens amapéens ? Un peu de tout cela, soutient l'auteur, à chaque fois mélangé dans une même sauce bien liée où tous les acteurs forment une chaîne, d'Oiapoque à Brasilia... que dis-je ? de São Paulo à Cayenne.

Tous ces chapitres sont liés par des témoignages ou des prises de position qui se font écho d'un bout à l'autre du pays, du haut en bas de l'échelle sociale. Les paroles des humbles, si souvent infléchies ou rendues simplistes par les manies journalistiques, sont un constat accablant qui nous gêne. Il nous gêne parce qu'il questionne notre citoyenneté, parce qu'il remet en cause la pratique, l'usage et l'application en Guyane des hautes valeurs de la République. Les paroles des puissants sont plus irritantes, mais elles nous touchent aussi, tant nous sommes devenus défiants envers les politiques.

Toutes les questions de fond sont abordées : l'éternel expansionnisme brésilien, l'attrait de l'€uro, l'insolente richesse de la Guyane, le lien si fort-si ténu à l'Europe, la noirceur de l'orpaillage, les erratiques politiques d'émigration, l'identité en question d'une Guyane multiethnique... Une chose est sûre : on ne sort pas indemne de la lecture de *€udorado*.

C'est bien d'ailleurs ce que souhaite Gérard Police dans son plaidoyer final : bien qu'il s'octroie une place limitée, il engage la France et surtout les habitants de la Guyane à se dépouiller de leurs illusions sur la coopération franco-brésilienne et à se repenser sur des bases identitaires totalement nouvelles pour aborder notre intégration dans l'Amérique tropicale. Intégration qui, d'une façon ou d'une autre, qu'elle soit tragique ou bénéfique, est désormais inéluctable.

Pierre Grenand,
Matoury, septembre 2009